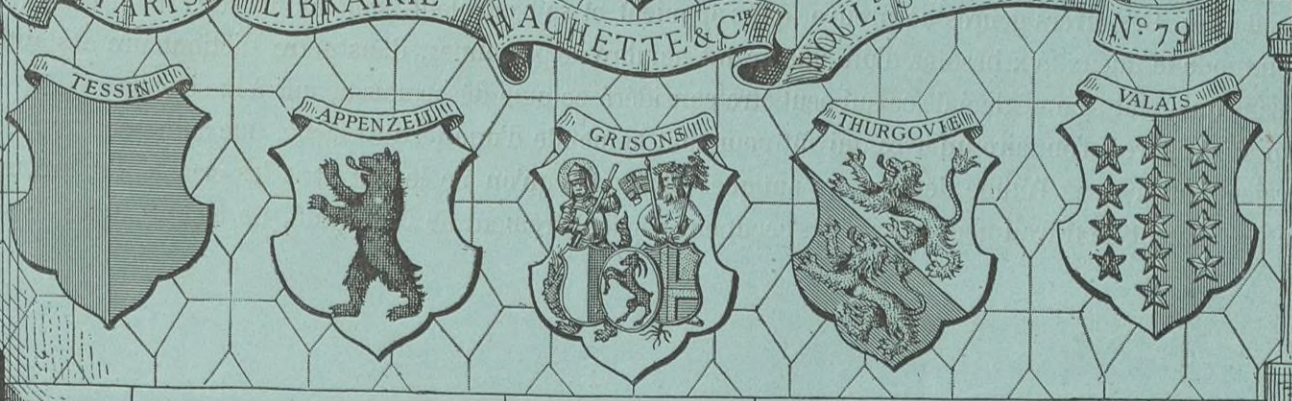
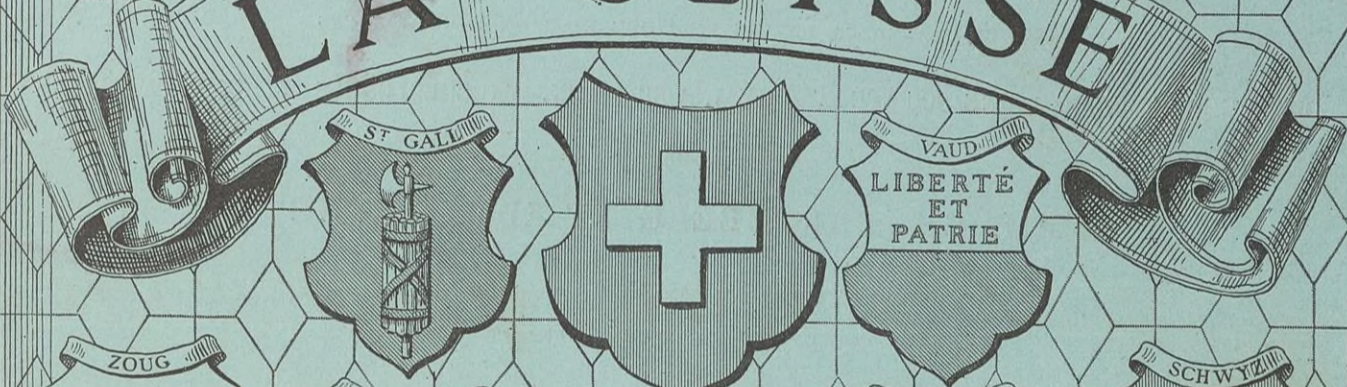
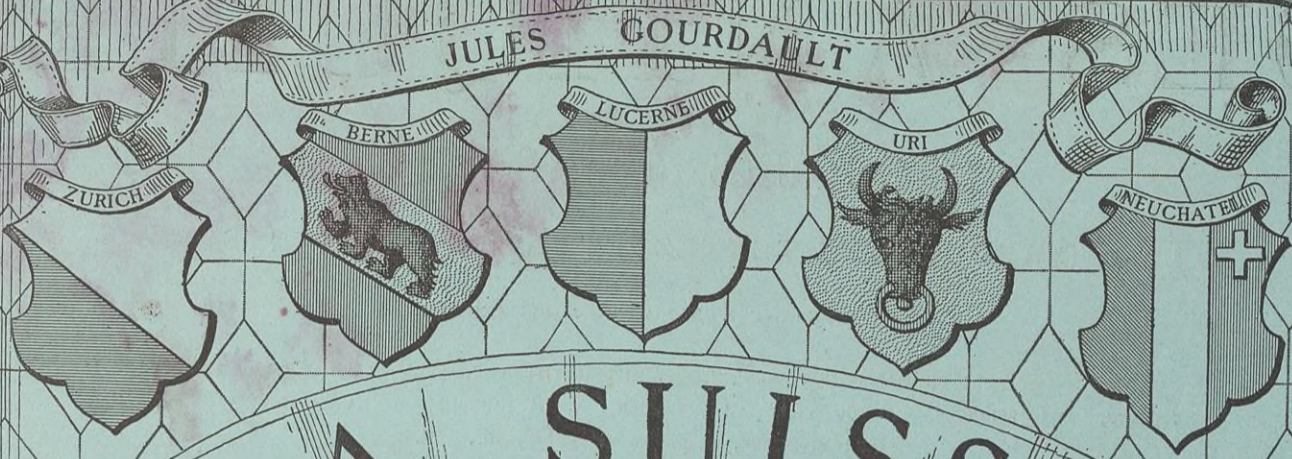




JULES COURDAULT

# LA SUISSE



PARIS LIBRAIRIE WACHETTE & C° BOUL. S<sup>t</sup> GERMAIN N° 79

L47  
4688

42 Livraison

*Wachette*

G. WACHETTE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

DICTIONNAIRE  
DES ANTIQUITÉS  
GRECQUES ET ROMAINES

D'APRES LES TEXTES ET LES MONUMENTS

CONTENANT L'EXPLICATION DES TERMES

QUI SE RAPPORTENT AUX MŒURS, AUX INSTITUTIONS, A LA RELIGION  
AUX ARTS, AUX SCIENCES, AU COSTUME, AU MOBILIER, A LA GUERRE, A LA MARINE, AUX MÉTIERS  
AUX MONNAIES, POIDS ET MESURES, ETC., ETC.

ET EN GÉNÉRAL A LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES ANCIENS

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS SPÉCIAUX, D'ARCHÉOLOGUES ET DE PROFESSEURS

SOUS LA DIRECTION DE

MM. CH. DAREMBERG ET EDM. SAGLIO

ET ENRICHIS DE 3000 FIGURES D'APRÈS L'ANTIQUE

DESSINÉES PAR P. SELIER ET GRAVÉES PAR M. RAPINE

---

Il est à peine nécessaire de montrer l'utilité de ce livre attendu depuis si longtemps. Quel que soit en France l'état des lettres grecques et latines, peu de personnes possèdent des notions claires et exactes sur la société antique. Les recherches sur ce sujet restent en dehors des études et des lectures habituelles. Ni les lexiques, où l'on ne trouve guère que le sens littéral des mots, ni les ouvrages historiques, qui donnent la plus grande importance aux événements, ne fournissent sur la vie journalière, publique ou privée, des Grecs et des Romains, les renseignements qu'on trouvera rassemblés dans cet ouvrage.

Un dictionnaire des antiquités est encore, malgré ce qu'on a pu amasser jusqu'à nos jours de patientes et ingénieuses observations, une collection de problèmes quelquefois insolubles parce que les renseignements sont entièrement défaut, et presque toujours d'une explication difficile ou douteuse parce qu'ils sont insuffisants. Pour avoir du plus petit fait une idée approchant de la vérité, ce n'est pas trop de joindre aux témoignages des auteurs grecs et latins les commentaires des savants modernes et d'y ajouter, toutes les fois qu'il en existe, les monuments figurés. Ces divers genres de preuve, qui s'appuient et se contrôlent, sont réunis sous la forme abrégée qui s'accommode le mieux aux besoins d'un plus grand nombre de personnes, dans notre Dictionnaire des antiquités, mais sans qu'on ait rien négligé de ce qui peut être considéré comme désormais acquis à la science.

On s'est efforcé d'en faire un livre qui fût pour tout le monde d'une lecture facile, une aide pour tous ceux qui voudraient entrer dans l'étude des mœurs antiques plus avant qu'on ne le fait dans les classes, en même temps qu'un instrument de travail pour ceux qui s'occupent particulièrement de l'antiquité. Le texte a été à dessein dé-



LA ROUTE DU GOTHARD.

## CHAPITRE XV

La légende de Tell et les vieilles chroniques. — Le récit du *Livre blanc*. — Les *Tellenlieder*. — Le *Drame* d'Uri. — Renfort apporté à la tradition par Tschudi et Jean de Müller. — Examen des épisodes constitutifs de la légende. — Sur le lac d'Uri. — Gessler et le chemin creux. — L'anecdote de la pomme dans les antiques *sagas* du Nord ; Toko le Danois. — Schiller et les Alpes. — La tradition et l'histoire dans la pièce lyrique de *Guillaume Tell* ; transfiguration dernière de l'archer uranien. — Conclusion provisoire du débat critique.

### I

Dans l'histoire primitive des Confédérés, telle que je viens de la raconter, il n'a pas été question de l'archer d'Uri et de ses hauts faits. C'est qu'en effet l'importance et surtout la fortune singulière de cette tradition méritent qu'on lui consacre un chapitre à part. Tout le monde sait à combien de discussions elle a donné lieu depuis cent années. Un écrivain du commencement du dix-septième siècle, Guillemann, de Fribourg, osa le premier la révoquer en doute. Il est vrai qu'il faillit payer cher cette impiété : il fut contraint de quitter son pays, et un jour qu'il avait cru pouvoir y reparaitre, des femmes furieuses l'assaillirent, menaçant de le jeter à la fontaine ; ce ne fut qu'à grand'peine qu'il esquiva leurs griffes justicières. Lorsque, cent cinquante ans plus tard, le pasteur bernois Freudenberger publia sa fameuse dissertation : *Guillaume Tell, fable danoise* (1), la Suisse entière

(1) *Der Wilhelm Tell, ein dänisches Märchen*, 23 pages in-8°.

*Guillaume Tell*

fut mise en émoi; l'État d'Uri, plus particulièrement atteint dans son patrimoine de gloire historique, fit brûler publiquement l'opuscule et protesta par tout le pays contre cet « acte de haute trahison ». On a même prétendu, ce qui n'est pas prouvé, qu'il alla jusqu'à demander la tête de l'écrivain anonyme à Messieurs de Berne. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le même État d'Uri, usant cette fois de son droit strict, décerna deux médailles d'or au Lucernois Fel de Balthazar qui avait riposté par une *Défense* en règle de Guillaume Tell. A cette première contestation succéda



BÜRGLEN.

une averse de brochures, pour ou contre, dont l'effet se perdit momentanément en présence de la grande histoire de Jean de Müller, et, bientôt après, du drame de Schiller. La critique toutefois ne tarda pas à revenir à la charge, apportant peu à peu de nouveaux arguments et braquant de plus près le microscope sur les moindres détails de la tradition. Aujourd'hui on formerait toute une bibliothèque des publications qui, tant en Suisse qu'en Allemagne, se rattachent à cette question de Tell. Disons tout de suite que sur ce sujet quatre systèmes principaux dominant. L'un consiste à accepter la légende tout entière, comme on le fait au pays d'Uri; un autre admet l'existence de l'archer, les épisodes du chapeau et du lac, le meurtre de Gessler, mais rejette comme scandinave l'histoire de la pomme; d'après une troisième opinion, Tell a bien existé; il s'est fait probablement remarquer des siens par quelque action hardie, mais étrangère au plan des conjurés, et par conséquent à la formation du *Bund*;

une quatrième enfin ne voit dans toute l'épopée qu'une fable composée après coup, *fabulam meram*, comme avait dit déjà Guillemann, et dans Tell lui-même qu'un personnage de pure invention.

Repassons donc, en tenant bon compte des savants travaux de M. Hisely, les phases diverses de ce débat, un des plus curieux, sans contredit, qu'ait jamais soulevés la critique moderne.

Un premier point qui ressort avec évidence de toutes les recherches, c'est qu'aucune chronique antérieure à la fin du quinzième siècle ne fait mention ni des exploits de Tell, ni de la prétendue révolte de 1308. Albert de Strasbourg, Hämmerlein, Faber, Mucius, d'autres encore, qui abondent en détails sur la conduite des baillis autrichiens, et sur la naissance du *bund* helvétique, n'ont pas un



CHAPELLE DE TELL A BÜRGLEN.

mot concernant l'archer et son rôle. Jean de Winterthur, qui raconte avec soin le combat de Morgarten, auquel son père avait assisté, et la fuite du duc Léopold, dont j'ai dit qu'il fut le témoin oculaire, ignore également jusqu'au nom de Tell. Il en est de même de l'historiographe bernois Conrad Justinger, qui consacre mainte page de sa chronique aux commencements des Waldstetten, sans même avoir l'air de soupçonner la part qu'y aurait prise le héros de Bürglen. Quant au soi-disant décret de 1387, relatif à l'institution d'un service religieux sur le lieu même où avait demeuré Guillaume Tell, ce n'est, comme le prétendu rapport de l'année suivante, attestant l'existence de cent personnes ayant personnellement connu l'archer, qu'une pièce sans valeur aux yeux des critiques, et dont l'original n'a jamais pu d'ailleurs être retrouvé.

Tout au moins, à défaut des chroniqueurs, se serait-il rencontré des poètes pour célébrer la vaillance des hommes de l'an 1308. La vieille Suisse a eu, comme nous le verrons, toute une collection

de rhapsodes et d'aèdes, sortis la plupart du peuple, et dont les figures, loin de s'envelopper d'un nuage mystérieux comme celles des antiques Homérides, apparaissent bien nettes et bien distinctes. Nous savons le nom et la profession de chacun de ces bardes d'occasion; l'un était bourgeois, l'autre artisan, ou curé, ou garçon de ferme; celui-ci était à Sempach, celui-là à Grandson, à Morat. Or en aucun d'eux nous ne trouvons le chantre original de la légende. C'est une sorte de chronique officielle, un recueil



ÉGLISE A RUGLEN.

de chartes conservé à Sarnen, en Obwald, et auquel la couleur de sa reliure a fait donner le nom de *Livre blanc*, qui en a reçu vers 1470 la première mention. Il faut savoir que, dans le courant du quinzième siècle, une polémique assez acerbe s'était élevée entre Zurich et les Forestiers. Les Zurichois, alors acquis à l'Autriche, affichaient un dédain profond pour les gens de Schwytz et pour leurs alliés, avec lesquels ils étaient en guerre. Le chanoine Hämmerlein entre autres traitait ceux-ci de grossiers manants révoltés contre leurs seigneurs légitimes, et composait d'injurieux pamphlets où il se moquait de la bassesse de leur origine et de l'inanité de leurs prétentions. Jean Frund, chancelier de Schwytz, répondit à ces écrits méprisants en inventant un système historique où la vérité et la fable formaient

un étrange amalgame. Sous le règne de Gisbert en Suède, disait-il, — c'est l'exode que j'ai raconté plus haut, — il y eut une si grande famine, que six mille Suédois et douze cents Frisons durent émigrer avec leurs familles. Parvenus aux régions alpestres, qui étaient encore dénuées d'habitants, ils se partagèrent en trois colonnes et s'établirent, « avec la permission du comte de Habsbourg, » les uns, sous leur chef Swytzerus, dans la vallée où coule la Muotta (Schwytz), d'autres, sous Rémus, au pays d'Uri, le troisième groupe, sous Wladislas, dans le Hasli. Leur vaillance les mit bientôt en un tel renom auprès des Empereurs et des Papes, qu'ils se virent appelés à défendre Rome avec le roi des Goths Alaric. Ils tuèrent force païens, méritèrent de grands éloges, et ne demandèrent, en retour des services rendus à l'Église, que d'être laissés francs d'impôts et de relever de l'Empereur seul : ce qui leur fut accordé. Or, l'érudit anonyme dont le récit figure au *Livre blanc* a repris, en le modifiant et en l'amplifiant, de manière à venger définitivement ses compatriotes calomniés, le système sommairement exposé par Frund sur les origines des petits cantons. D'après lui, la colonisation du pays s'est faite, avec l'autorisation de l'Empire, d'abord dans la vallée de la Reuss, puis dans l'Unterwalden, où des *Romains* s'établirent, enfin à Schwytz, où se fixèrent des Suédois. Les trois peuples vécurent indépendants, et lorsque Rodolphe de Habsbourg, devenu empereur, les eut pris sous sa haute protection, leurs franchises demeurèrent néanmoins intactes ; mais, après lui, les Waldstetten eurent pour gouverneurs des baillis violents et cruels, qui les traitèrent en pays conquis. Celui du Rotzberg, dans le Nidwald, ayant voulu attenter à l'honneur de la femme d'un paysan, fut tué d'un coup de hache par ce dernier. Dans l'Obwald, événement pareil : là, un habitant du Melchi eut les yeux crevés, parce que son fils avait résisté aux valets de l'avoué Laudenberg qui voulaient lui enlever ses bœufs. Un autre tyran, Gessler, régnait à la fois, du château de Küssnacht, sur le pays de Schwytz et celui d'Uri. Passant un jour devant la maison de Stauffacher, à Steinen, il s'indigna de voir un simple rustre en possession d'une demeure aussi belle, et partit après avoir fulminé contre lui des menaces terribles. A Altorf, c'est pis encore. Non content de faire construire une forteresse destinée à tenir la vallée en respect (*Zwing-Uri*), le même Gessler ordonne de placer sur la place du bourg une perche surmontée du chapeau ducal, avec ordre à chacun de saluer au passage cet emblème de la puissance féodale. Un Uranien, du nom de Tell, n'ayant pas obéi à l'injonction, le bailli, pour le punir, le force d'abattre d'un coup de flèche, à cent vingt-cinq pas, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Tell obéit et transperce la pomme. Mais le bailli lui ayant demandé ce qu'il voulait faire de la seconde flèche qu'il avait gardée : « Mon intention, répond le paysan, était de t'en frapper toi-même, si j'avais avec la première atteint mon enfant. » Sur ce mot, Gessler commande qu'on le saisisse et qu'on le garrotte pour le conduire dans les cachots du château de Küssnacht.

On s'embarque. Sur le lac, une tempête furieuse menace d'engloutir l'esquif ; les rameurs affolés ne savent plus que faire. En ce péril, tous les yeux se tournent vers le prisonnier, qu'on sait aussi bon pilote qu'adroit sagittaire. Gessler le fait délivrer de ses liens, afin qu'il puisse prendre le gouvernail. Tell dirige vaillamment la barque jusqu'à la plate-forme de rocher qui porte son nom (*Tellenblatten*). Là, saisissant son arbalète qu'il avait à dessein placée près de lui, il s'élançait à terre et renvoie d'un violent coup de pied l'embarcation au milieu des eaux ; puis, franchissant l'Axenberg et la vallée de Schwytz, il court s'embusquer près de Küssnacht, au Chemin creux, par où il sait que Gessler doit passer. Il le frappe effectivement, et, le même jour, regagne en toute hâte les monts uraniens. Pendant ce temps, « les trois Suisses, » Stauffacher de Schwytz, Fürst d'Uri et le fils du paysan unterwaldois

du Melchi se sont entendus dans une entrevue secrète au bord du lac; l'insurrection ne tarde pas à éclater; tous les châteaux forts sont détruits, et la Confédération se trouve fondée.

Telle est, dans les annales helvétiques, la première mention du nom de Tell et de la conjuration



LE CHEMIN CREUX.

du Grütli. On remarquera que l'arbalétrier n'y occupe encore qu'un rang secondaire et épisodique, mais pour le peuple, on le conçoit de reste, ce sera le paysan d'Uri avec son coup de flèche merveilleux qui restera la figure saillante de toute la légende. Témoin le premier *Tellenlied*, celui de 1474, postérieur seulement de quelques années à la version du *Livre blanc* : il n'y est question de rien autre chose que de l'épisode de la pomme : Tell et le canton d'Uri font tous les frais de ce chant populaire; quant à l'homme du Melchi, à Stauffacher et à FÜRST, ils ont disparu. La navigation sur le lac et le meurtre de Gessler, frappé cette fois non plus au Chemin creux, mais au rocher même où Tell aborda, étaient le sujet d'une seconde ballade, qui, réunie à la première, composa une sorte de poëme héroïque, auquel on ajouta le récit de divers événements de l'histoire suisse, entre autres celui des guerres de Bourgogne (1). Dans la Chronique de Melchior Russ, secrétaire d'État de Lucerne, qui écrit à la fin du quinzième siècle, les commencements des Waldstetten ne sont guère narrés avec plus de détails que dans Justinger; des amplifications du *Livre blanc*, on ne trouve chez Russ aucune trace; il transcrit pourtant au complet l'aventure de

Tell, mais d'après la double ballade à laquelle il donne le nom de *Chant des origines*; seulement, non plus que ce chant, il ne fait mourir l'avoué autrichien près de Küssnacht (2); c'est aussitôt qu'il a posé le pied sur la *Tellenblatten* que l'archer, se retournant, décoche sa flèche et tue le bailli.

(1) Le troisième et le principal *Tellenlied*, œuvre de Jérôme Muheim, ne date que du commencement du dix-septième siècle; ce n'est qu'une version remaniée et rimée des chants plus anciens, des chroniques et des traditions orales.

(2) Voyez ce qui est dit à ce sujet ci-après.



Tout autre est la façon de procéder du chroniqueur bâlois Etterlin (1507). Nous revenons avec lui au *Livre blanc*, et le groupe principal des conjurés, momentanément écarté de la scène, reprend son relief primitif. Mais Etterlin ne se borne pas à mettre en vers la narration du volume de Sarnen; il la



ALTORF : MONTÉE DE L'ÉGLISE

corrige et il l'amplifie au gré de son érudition ou de sa fantaisie. Il connaît une foule de circonstances qui ont échappé à ses devanciers : il sait par exemple, — notez cette nouvelle conquête de l'histoire, — que ce sont des Goths expulsés d'Italie par Bélisaire qui ont été la souche du peuple uranien ; il sait aussi que c'est Gessler qui de sa propre main a mis la pomme sur la tête de l'enfant. Avec lui, le gouverneur tombe derechef non plus près du *plateau de Tell*, mais dans le Chemin creux.

Cette chronique d'Etterlin obtint, paraît-il, un très-grand succès. Deux sortes de versions, d'un

caractère bien tranché, et s'adressant aussi, semble-t-il, à une double catégorie de lecteurs, avaient désormais cours sur les « origines ». Les unes, émanant surtout du *Livre blanc* et des diverses relations auxquelles il avait servi de base, s'intéressaient de préférence au rôle collectif des conjurés du Grütli et les présentaient aux hommes lettrés et réfléchis comme les vrais héros de la liberté; les autres, inspirées principalement des ballades populaires ou *Tellenlieder*, grandissaient le personnage de l'archer aux dépens des autres Confédérés, et faisaient de lui, aux yeux des masses, l'homme d'action et le libérateur par excellence. A ce dernier genre se rattache le drame joué en l'an 1512 à Altorf, sous ce titre : *La jolie pièce de Guillaume Tell, le premier Confédéré* (1). Il va sans dire que le paysan uranien y est représenté comme le vrai père du *Bund* helvétique. La fiction en vieillissant s'ancre de plus en plus dans la foi populaire; on en est venu déjà à fêter publiquement le personnage, à le mettre en action sur la scène, et sans doute aussi, dès cette époque, à lui élever ou à lui dédier après coup toutes ces chapelles commémoratives dont la vieille Suisse est aujourd'hui pleine et dont il est impossible de retrouver les actes de fondation.

## II

Telle était la carrière qu'avait fournie la légende, quand, vers le milieu du seizième siècle, le Glaronnais Tschudi, à la fois historien, homme d'État et artiste, entreprit d'en rassembler tous les traits et de la fixer définitivement. On peut dire que dans cette besogne patriotique il déploya autant de hardiesse que d'habileté. Il commença par restituer aux trois conjurés du Grütli le rôle essentiel que le *Livre blanc* leur avait assigné; mais, tout en rendant à celui de Tell son caractère épisodique, il prit soin de le rajeunir et de le préciser par l'addition de détails nouveaux que nul après lui ne s'avisera d'omettre. Dans la légende devenue adulte, maint personnage a déjà le nom qu'il gardera. Le paysan anonyme du Melchi est devenu Henri de Melchthal. Fürst reçoit son nom de baptême, qui est *Walther*; au bailli du Rotzberg, Tschudi décerne également un nom, celui du village unterwaldois de Wolfenschiess, et ce, avoue-t-il lui-même dans une lettre, afin de faire plaisir à ses amis du Nidwald. Il nous apprend en outre que ledit bailli rencontra la femme de Baumgarten dans une prairie; — dans un récit postérieur, celui de Müller, cette prairie sera émaillée de fleurs. Il sait aussi l'âge du fils de Tell (six ans), et connaît si bien par le menu toutes les circonstances de la révolte, qu'on jurerait qu'il était au nombre des conjurés.

Il n'est pas jusqu'aux dates qu'il ne précise : la scène se passe en 1307, et non plus en 1296 comme dans la pièce du *Confédéré*; c'est le 25 juillet que Gessler fit planter le chapeau; c'est le 18 novembre, « le dimanche après la Saint-Ottmar », qu'eut lieu l'arrestation de Tell; mais ici, comme le fait remarquer un critique, Tschudi n'a pas bien regardé l'almanach : ce dimanche-là, en 1307, tombait le 19. C'est enfin le 1<sup>er</sup> janvier de l'année suivante que les forteresses furent emportées d'assaut, et le 7 du même mois que les trois cantons conclurent leur alliance. Bref, l'historien-poète sacrifie tour à tour, ou simultanément, à ses deux muses, mêlant à son gré les sources où il puise, jonglant avec les noms, les faits, les dates, traitant de même les documents, lorsque d'aventure il s'en met

(1) *Ein hübsch Spiel, von dem frommen und ersten Eidgenossen Wilhelm Tell*; le titre de ce drame, plusieurs fois réimprimé, était calqué sur celui du chant populaire de 1474, *Ein hübsch Lied*, dont j'ai vu au reste plusieurs versions. M. Rochholz a reproduit ce *Tellenlied*, en le rajeunissant de style, dans son recueil publié à Berne, *Eidgenössische Lieder-Chronik*.



LE LAC PRÈS DE FLUELEN.



en peine, avec une remarquable dextérité de main, et, au demeurant, par ce jeu singulier, affermissant la tradition qu'il semblait avoir tout fait pour ruiner.

La légende, ainsi définie, avec ce caractère de vraisemblance qu'elle devait garder trois siècles durant, avait désormais tout ce qu'il lui fallait pour faire son chemin par le monde. Un ami de Tschudi, Josias Simler, de Zurich, la vulgarisa le premier en la publiant, dès 1576, dans sa *République des Suisses*, ouvrage latin qui fut bientôt traduit en français et en allemand. Il ne restait plus qu'à mettre la chose en beau style : l'historien national Jean de Müller se chargea de ce soin. Notez que Müller, non content de transcrire le fond, accentua et précisa encore les détails, de sorte que, contrairement aux lois ordinaires de l'optique, plus l'événement allait se reculant, plus les moindres traits en apparaissaient nettement perceptibles. Le Guillaume Tell de Müller est né décidément à Bürglen, et non à Altorf, comme l'avaient voulu antérieurement quelques chroniqueurs ; de plus, dans l'intervalle, il est devenu le gendre de Walther Fürst, l'autre héros d'Uri, — alliance par laquelle se trouvent, en quelque sorte, fusionnées et réconciliées deux parties jusqu'alors rivales de la tradition. Ce n'est pas tout ; les deux fils de l'archer sont baptisés à leur tour, l'un, Guillaume — c'est le nom du père, — l'autre, *Walther* — c'est le nom de l'aïeul. Le tyran Gessler, lui aussi, est gratifié d'un nom de baptême, *Hermann* ; même-ment, la femme de Stauffacher, jusqu'alors anonyme, s'appellera doré-

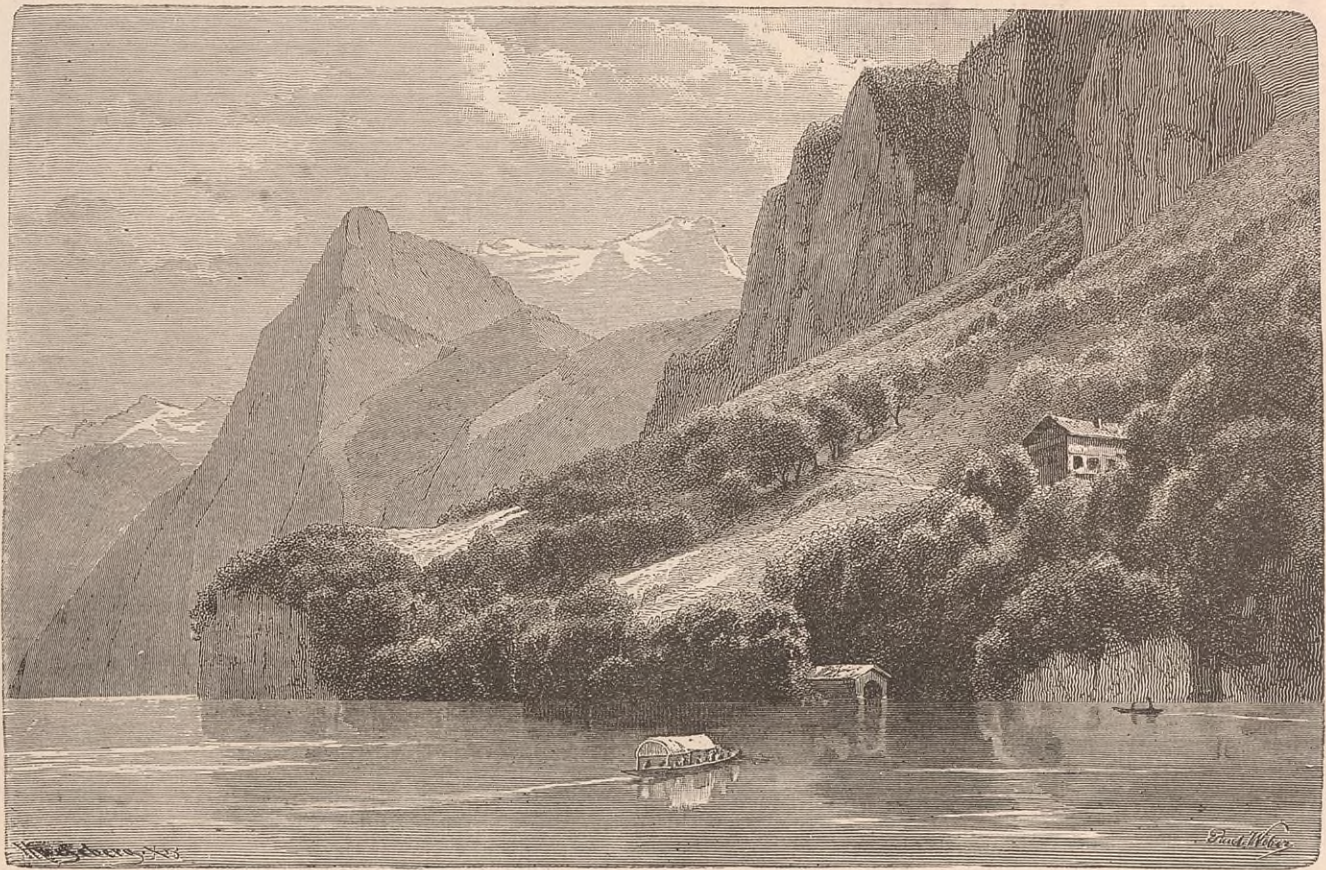


DÉPART DE LA POSTE A FLUELEN.

navant Marguerite Herlobig, et il n'est pas jusqu'à la demeure du couple schwytzois qui ne soit l'objet d'une description que Schiller ne fera que reproduire : un chalet spacieux et brillant comme un manoir, établi sur des fondements de pierre, construit en bois bien ouvrage, percé de fenêtres nombreuses, orné de sentences et d'écussons dont la lecture émerveille le passant.

Et le conciliabule du Grütli, oseriez-vous dire que Müller n'en a point retrouvé le procès-verbal libellé, au clair de la lune, sur la prairie même ? Écoutez plutôt : « Dans la nuit du mercredi avant la Saint-Martin, au mois de novembre, Fürst, Melchthal et Stauffacher amenèrent chacun en ce lieu dix hommes de leur pays qui avaient loyalement ouvert leurs cœurs. Lorsque ces trente-trois citoyens courageux, pleins du sentiment de leur liberté héréditaire et de leur éternelle alliance, unis de l'amitié la plus intime par les périls du temps, se trouvèrent ensemble au Grütli, ils n'eurent peur ni du roi Albert ni de la puissance de l'Autriche. Dans cette nuit, le cœur ému, se donnant tous la main, voici ce qu'ils promirent. — En cette entreprise, nul d'entre eux n'agira d'après ses propres idées, ni n'abandonnera les autres. Chacun maintiendra, d'après le conseil commun, le peuple

innocent et opprimé de sa vallée dans les antiques droits de sa liberté, de manière que tous les Suisses jouissent à jamais des fruits de cette union. Ils n'enlèveront aux comtes de Habsbourg quoi que ce soit de leurs biens, de leurs droits ou de leurs serfs; les gouverneurs, leur suite, leurs valets et leurs soldats mercenaires ne perdront pas une goutte de sang; mais la liberté qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, les conjurés veulent la conserver intacte et la transmettre à leurs neveux. — Tous avaient pris cette ferme résolution, et, dans la pensée que de leur succès dépendait probablement la liberté de toute leur postérité, chacun d'eux regardait son ami avec un visage confiant, et lui serrait cordialement la main. Walther Fürst, Werner Stauffacher et Arnold an der Halden, du Melchthal, les mains levées au ciel, jurèrent, au nom du Dieu qui a créé les empereurs et les paysans de la



LE GRUTLI VU DU LAC.

même race, et avec tous les droits inaliénables de l'humanité, de défendre la liberté ensemble et en hommes. Les Trente, entendant cela, levèrent la main et prêtèrent, au nom de Dieu et des saints, ce même serment. Ils étaient d'accord sur la manière d'exécuter leur projet : pour le moment, chacun retourna dans sa cabane, se tut, et soigna le bétail. »

### III

En coulant la légende au moule héroïque, Tschudi et Müller l'avaient disposée pour la suprême transfiguration que lui réservait le génie de Schiller; mais, avant de la suivre en cette phase dernière de sa fortune, il convient peut-être de l'examiner dans quelques-uns de ses traits essentiels. Par la façon même dont elle s'est formée, cette tradition ne ressemble à aucune autre. « Il ne s'agit pas ici, comme le dit l'éminent écrivain récemment promu au rectorat de l'académie de Genève,



CHUTE DU FAULENBACH.





de gestes fabuleux, multipliés et grossis d'abord par la fantaisie populaire, adoptés ensuite successivement par la poésie, la chronique et l'histoire, arrangés ou atténués peu à peu selon que diminuait la crédulité générale et que grandissait l'esprit de critique; il s'agit d'un groupe d'anecdotes qui tout à coup, un beau jour, plus d'un siècle et demi après l'époque où elles auraient dû arriver, sortent toutes faites du cerveau d'un homme. Dès lors, et de génération en génération, de chronique en chronique, d'histoire en histoire, ces anecdotes, au lieu d'être amoindries, sont accrues, développées, embellies, jusqu'au moment où elles prennent leur forme effective dans le drame d'outre-Rhin. La poésie, ici, n'est pas le commencement, mais la fin. »

Comment discerner au point final de sa destinée, c'est-à-dire dans cette ascension suprême où disparaît comme dans l'empyrée le héros tant de fois métamorphosé de l'idylle primitive, l'apport de la réalité et le contingent de la fiction? Qui oserait trancher d'une main sûre dans cette épopée singulière où tout un peuple s'est reconnu en ce qu'il a de meilleur et d'immuable, et où la vérité, même faussée, a conservé une si fière allure et un tel cachet de nationalité? Le mieux ici, comme dans certaines recherches scientifiques, est de procéder par élimination; c'est ce que nous ferons sans en avoir l'air.

La tradition de Tell offre deux parties bien distinctes : les faits généraux, d'ordre impersonnel, de portée purement historique, et le rôle particulier du héros. Or, abstraction faite des erreurs de dates et de détails, comme du caractère explosif donné à tort au *Bund* primitif, l'esprit de l'époque revit bien dans toute la légende; si les choses ne se sont point succédé exactement comme on nous le raconte, si l'on a rétréci et machiné, en l'ornant de décors fantastiques, le théâtre où les événements se sont accomplis, si l'on a opéré enfin un groupement arbitraire des faits et des personnages, l'invention n'a point déformé la réalité au point de la rendre méconnaissable.

Quant à Tell et à ses exploits, c'est bien différent; la tradition, à mesure qu'elle s'achève, abonde davantage en invraisemblances. Sans toucher encore à l'histoire de la pomme, qui y constitue un élément tout à fait à part, il n'est pas malaisé de prendre en défaut les divers récits que nous connaissons. La navigation sur le lac d'Uri et le meurtre de Gessler au Chemin creux sont deux aventures physiquement impossibles, aussi fabuleuses, dit M. Hisely, « que la descente d'Énée aux enfers. » En effet, l'orage qui vient mettre en péril l'embarcation sur laquelle le bailli emmène son prisonnier souffle des hautes vallées du Gothard; c'est une tempête causée par le *fœhn*. Le *fœhn* étant un vent du midi, les rameurs l'ont donc à souhait, c'est-à-dire en poupe, pour se diriger vers Brunnen où, d'après Tschudi, Gessler a dessein d'aborder. Or, même pour une barque qui a vent arrière, c'est déjà chose assez difficile, sur ce lac étroit et profond, encaissé partout de rives escarpées, que d'atterrir à l'éperon rocheux du grand Axenberg (1); mais voici que, dans Jean de Müller, l'itinéraire des navigateurs devient tout à fait fantastique. Ils filent d'abord en droite ligne vers le Grütli, à peu près vis-à-vis de Brunnen, non loin du coude à angle droit que décrit à gauche le bassin; puis, de là, ils rebroussement chemin, et, longeant les hautes roches à travers lesquelles serpente aujourd'hui la route militaire (*Axenstrasse*), ils arrivent ainsi à la *Tellsplatte*: ils ont donc tourné le dos, — on se demande pourquoi et comment, — à la rive unie de Brunnen pour s'en aller, *contre flots et vents*, aborder, à une lieue et demie de là, à ladite plate-forme. Ensuite, toujours par le *fœhn*,

(1) Ce nom dérive, selon Ebel, du mot *achtzen*, soupirer, gémir, sans doute à cause des murmures que le vent produit en raclant sur ces hautes parois de rocher.

qui, vu les brisures multiples du lac, y agite sans cesse en divers sens les eaux de chaque golfe, Müller, faisant de nouveau virer son embarcation, la conduit finalement à Küssnacht, c'est-à-dire à l'extrémité du croisillon le plus reculé. Pendant ce temps, Tell escalade l'Axenberg, redescend du côté de la Muotta, et, contournant les racines du Rigi le long des lacs de Lowerz et de Zoug, s'en va se poster dans les arbres au-dessus du Chemin creux, tue le bailli, puis, le même jour, revient à Brunnen, et, qui plus est, regagne encore Altorf dans la nuit. Même pour un marcheur émérite et au fait de tous les sentiers, tel que pouvait l'être l'archer d'Uri, c'est là un voyage vraiment prodigieux, et Stumpf, l'annaliste zurichois du temps de Tschudi, en avait sans doute senti toute l'in vraisemblance, car il prit soin de mettre un intervalle de quelques jours entre l'aventure de la barque et celle du Chemin creux.

Mais voici une chose non moins bizarre. Si Gessler habitait près de Küssnacht le *burg* mentionné dans la tradition (1), que venait-il faire au Chemin creux ? Pour chevaucher ainsi dans la direction d'Immensee, il fallait qu'il eût dépassé sa demeure, qu'il l'eût laissée de côté tout exprès, pour aller s'offrir à la flèche de Tell. La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu de Gessler bailli à Küssnacht. Cette avouerie, dans le commencement du quatorzième siècle, était une charge héréditaire dans une famille de chevaliers portant le nom de cette résidence. Qu'il s'appelât Gessler ou autrement, le *vogt* impérial qui gouvernait alors simultanément les pays de Schwytz et d'Uri, habitait, non pas le château de Küssnacht, mais celui de Schwanau dans l'île de Lowerz. J'ai dit comment le seigneur de ce dernier *burg* passe pour avoir été tué, vers l'époque où nous place la légende, par deux hommes d'Arth dont il avait enlevé la sœur, et quant à la fameuse chapelle du Chemin creux, consacrée après coup au héros de Bürglen, il ne serait pas impossible qu'elle eût été fondée originellement pour perpétuer la mémoire de cet événement, ou de quelque autre analogue, absolument étranger à l'histoire de Tell. Plus tard, il y aurait eu fusion ou confusion entre les deux faits, et c'est ainsi que le Chemin creux aurait fini par se substituer, comme théâtre de la mort de Gessler, à la plateforme de la baie d'Uri.

Voyons maintenant l'histoire de la pomme. Celle-là, M. Hisely le démontre, en comparant et en ramenant à un thème commun les *sagas* du Nord, est une légende très-ancienne, qui s'est peu à peu répandue au loin, et dont il est facile de suivre les traces et de noter les transformations. Elle remonte en réalité aux temps mystiques de la Scandinavie et symbolise sous une forme unique, dont les accessoires varient plus ou moins, l'extrême habileté à tirer de l'arc.

On la trouve d'abord au dixième siècle dans la *Saga du roi Olaf*. Là c'est une pièce du jeu d'échecs qu'Endride, le héros norvégien, vise sur la tête de son enfant; il l'enlève, mais non sans avoir éraflé la peau et en avoir fait jaillir un flot de sang. Dans une autre légende norvégienne, celle qui raconte les aventures d'Hemming, l'objet à atteindre est une noisette. En Allemagne, même coup d'adresse de l'archer Punkler. La scène se passe à la cour d'un comte rhénan appelé *le Barbu*. Le tireur est contraint d'ajuster un denier posé sur le bonnet de son jeune fils. Il a, comme Tell, une seconde flèche destinée, au besoin, à transpercer le prince. Une ballade anglaise, du temps de Robin Hood, attribue semblable aventure au sagittaire William de Cloudesly; la cible, cette fois, est une pomme, que le héros partage en deux, à cent vingt-cinq pas, sur la tête de son fils; lui-même s'est offert à l'épreuve, par vanité pure, après

(1) Voyez ci-dessus, page 581.

gagé de toute abréviation, de toute citation qui pourrait arrêter les lecteurs peu familiers avec les œuvres d'érudition; tout l'appareil scientifique a été rejeté dans les notes, au bas des pages, où chacun pourra trouver indiqués les textes des écrivains anciens, les observations des modernes, les monuments découverts jusqu'aux temps les plus récents, qui peuvent jeter quelque lumière sur le sujet traité; enfin, pour ceux qui ne se contentent pas des notions résumées que doit fournir un dictionnaire, les notes et la bibliographie placée à la suite contiennent l'indication des ouvrages spéciaux, des mémoires des académies et des sociétés savantes, des dissertations publiées tant en France qu'à l'étranger, qui leur permettront de pousser aussi loin qu'ils le voudront leurs études. Cependant il y avait un choix à faire dans les citations : il est aussi facile de les multiplier pour certains sujets, qu'il est malaisé pour certains autres d'en trouver sur lesquelles on puisse fonder un commencement de science. On a dû se restreindre aux témoignages les plus significatifs pour les premiers et admettre largement toutes les indications utiles pour les seconds.

Les figures, qui sont nombreuses, sont toutes puisées aux sources antiques, soit que les desseins aient été faits directement d'après les monuments, soit qu'ils aient été pris dans des ouvrages qui les reproduisent fidèlement. Il suffira d'un regard jeté sur ce livre pour s'apercevoir que les gravures n'y sont pas de pures illustrations, mais des preuves à l'appui de ce qui est allégué dans le texte : « Selon moi, a dit l'illustre Winckelmann, ce sont les images « mêmes qui doivent décider du sens des passages des livres des anciens qui, exposant des choses connues dans ces « temps-là, ne sont jamais aussi clairs qu'il le faudrait pour les bien entendre dans des siècles où les usages et « les mœurs ont totalement changé. »

Les noms qui servent de titres aux articles sont ceux qui répondent naturellement au titre du dictionnaire, c'est-à-dire qui désignent toutes les choses de la vie publique et privée des anciens. On n'y trouvera pas de noms d'hommes ni de lieux, parce qu'on n'a pas voulu y mettre ce qui se trouve déjà dans les dictionnaires d'histoire et de géographie; on ne s'est pas davantage proposé de faire un dictionnaire de mythologie; il n'y faut donc chercher que les noms des dieux et des héros dont les types et les légendes ne devaient pas rester sans explication à côté d'articles qui parlent de leur culte, de leurs fêtes et d'objets de toutes sortes où ils se trouvent représentés.

On a aussi indiqué, mais avec plus de réserve et sans admettre des faits encore mal établis, ce que l'on sait avec quelque certitude sur les Étrusques et sur les autres peuples de la Grèce et de l'Italie moins connus que ne le sont Rome et Athènes, et quand cela était nécessaire, même sur les voisins qu'elles appelaient barbares, dont l'empreinte est quelquefois visible dans la civilisation des grandes nations classiques.

Tous les articles sont signés par leurs auteurs : on remarquera les noms de membres de l'Institut, de professeurs éminents de l'Université, de savants connus par des travaux spéciaux, qui ont bien voulu nous prêter leur concours avec le désintéressement qu'il faut pour enfermer dans un court article de dictionnaire les résultats de longues et laborieuses recherches.

---

LE DICTIONNAIRE  
DES ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES

SE COMPOSERA D'ENVIRON VINGT FASCICULES

Chaque fascicule comprendra 20 feuilles d'impression et contiendra un grand nombre de gravures

LE SIXIÈME FASCICULE EST EN VENTE. PRIX DE CHAQUE FASCICULE, BROCHÉ : 5 fr.

# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*